



Mauriac Œuvres autobiographiques

ÉDITION ÉTABLIE, PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE
PAR FRANÇOIS DURAND

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

MAURIAC

*Œuvres
autobiographiques*

ÉDITION ÉTABLIE, PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE
PAR FRANÇOIS DURAND

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© *Éditions Gallimard, 1990, pour l'ensemble
de l'appareil critique.*

LA VIE ET LA MORT D'UN POÈTE

À NOTRE MAÎTRE ET AMI FRANCIS
JAMMES *qu'André Lafon a tant aimé.*

© *Grasset, 1930.*

C'était un jeune homme au visage fier et très pur, aux manières discrètes, nobles, volontairement effacées. Il observait cette constante dignité que j'ai connue à Albert Samain... Son profil pâle et brun, moins fatal qu'attristé, aurait pu doubler sur une médaille celui de Maurice de Guérin. On eût situé facilement notre camarade au Cayla, assis sous un chêne étoilé, auprès de la grande Eugénie... Georges Dumesnil, après Strowski, se prit d'une grande affection pour lui. Et je suis bien sûr que le bon maître catholique de la faculté de Grenoble sera aussi triste en lisant ces lignes qu'il était joyeux, tendre et admiratif lorsque, dans le vieux salon de Lassagne où il nous avait réunis, il s'écriait en voyant la porte s'ouvrir : « Lafon ! »

FRANCIS JAMMES.

[PRÉFACE DE LA SECONDE ÉDITION']

L'humilité est une vertu peu commune chez les écrivains. Pour mon compte, je ne l'ai jamais rencontrée que dans le cœur d'André Lafon. Lorsque j'eus achevé de composer ce petit livre à sa louange (il n'en est aucun que j'aie écrit avec plus d'amour), André, humble dans la mort comme il le fut dans la vie, m'inspira sans doute de ne pas le confier à mon éditeur habituel. Cet ouvrage fut donc imprimé derrière Saint-Sulpice, en 1924, et je n'entendis plus jamais parler de lui, jusqu'à ce jour de l'été dernier où l'on m'avisa, sans crier gare, qu'il allait être mis au pilon.

Ce traitement auquel je n'étais pas accoutumé, j'avoue qu'il me donna de l'humeur, et il m'apparut ainsi combien j'étais éloigné de cette vertu que j'admirais dans mon ami. Mais bientôt je dus rire de ma déconvenue, car l'avis de mise au pilon ne s'adressait pas à moi seul : cette lettre était — chose incroyable! — une circulaire envoyée à plusieurs auteurs de la maison. Il s'agissait bel et bien d'une fournée, comme en 93, et Saturne, ce jour-là, dévorait quelques-uns de ses enfants.

Il n'entre aucune amertume dans ces réflexions, et le premier éditeur de *La Vie et la Mort d'un poète* mérite ma gratitude pour l'accueil qu'il me fit alors ; mais il jugera que le guillotiné a bien le droit de rire un peu.

Je remercie Bernard Grasset de n'avoir pas voulu que ces pages fussent perdues : elles me sont chères entre toutes celles que j'ai écrites, et, cette fois, l'orgueil n'entre pour rien dans ce sentiment : j'ai confié à ce petit livre la garde d'une mémoire bien-aimée. Des amis que j'ai perdus, André Lafon est celui que j'ai le moins perdu : cet absent est toujours là. Peut-être glisse-t-il dans le sillage de mon ange : « Je le connais, dit-il à l'ange, nous ne serons pas trop de deux. »

LA VIE ET LA MORT D'UN POÈTE

I

Un survivant est un remplaçant, un héritier : non seulement l'héritier de tous ses frères immolés, mais de tel mort dont il était l'ami. Chaque tombe oriente une âme. Que nul de ces legs ne demeure en déshérence. Que chacun écoute la voix qui pour lui seul s'élève de la tombe à laquelle il appartient.

Le soir, je descends en moi-même dans ces régions où sourit encore un visage bien-aimé et j'y découvre les exigences du mort sur la destinée de l'ami vivant. Je sais ce qu'il attend de moi; c'est un témoin que je ne tromperai pas comme naguère. Il était si facile alors de faire illusion à l'ami de qui nous souhaitions la tendresse! Ne comptions plus sur cet aveuglement, aujourd'hui qu'il n'est plus là. Il s'est porté notre garant auprès du Père. Son amour et sa réprobation se confondront désormais avec l'éternel amour et l'éternelle réprobation. Retenons donc ce qu'enseignait M. Singlin à Pascal : « qu'une des plus utiles et des plus solides charités envers les morts est de faire les choses qu'ils nous ordonneraient s'ils étaient encore au monde¹ »...

Nous étions accoutumés à son recueillement; sa douceur ne nous étonnait pas; nous acceptions comme du pain sa bonté de chaque jour. Ce goût de l'effacement, cette sainte humilité nous enchantait mais sans que nous en eussions une entière conscience. Il mettait sur notre vie un silence agissant, une ombre ardente. Depuis qu'il n'est plus là, avons-nous rencontré une seule âme de sa race? *Heureux les*

doux... Où sont-ils ceux à qui s'adresse cette Béatitude ? À mesure que nous nous éloignons de notre jeunesse les compagnons autour de nous jouent des coudes, se poussent. L'âge affreux de l'ambition déshonore les visages que nous avons aimés. Sans doute beaucoup ont-ils été déçus, ont-ils souffert, on ne leur en conte plus, ils répètent avec allégresse : « Soyons durs... » Douceur d'André Lafon, ô source perdue !

Thomas de Quincey dit que le souvenir d'un ami défunt assiège surtout notre cœur pendant la saison splendide². André Lafon aima trop le printemps pour que la lumière des premiers beaux jours ne rende obsédante sa présence. J'ai connu des jeudis de mai, à Trianon, son ivresse lorsqu'il pressait contre sa face à deux mains les folles touffes de lilas. Cette promesse faite sur la montagne se réalisa à la lettre pour notre ami ; ce doux posséda la terre. Nul ne fut plus constamment ébloui par la beauté du monde. Ceux qui se souviennent d'avoir marché à son côté dans un jardin, sous les constellations d'août, garderont la mémoire de cette exaltation sans un cri, sans un geste, de ce visage levé et baigné de larmes. Un couchant sur les vignes de Blaye lui était une fête infinie. Délivré de tout luxe et de tout confort, rien ne lui masqua la face changeante du monde et chaque saison obtint son ardent amour. Comme il m'entraînait^a dans ma campagne de Guyenne que la chaleur avait vidée ! Nous descendions vers le fleuve mouvant, vivante alose entre la cendre des saules. J'écris devant la ligne des coteaux que ses yeux, avec tant de ferveur, ont reflétée. Les mêmes pâles routes se perdent dans l'azur désert. La même prairie jusqu'au perron se gonfle, palpite d'un tournoiement de papillons blancs, semble attirée par le soleil comme les marées par la lune. Mais le cœur exigeant sait bien que ce sont d'autres herbes, d'autres grillons inlassables que lorsque le disparu se taisait à cette place ou, d'une voix sans timbre, s'abandonnait à des réminiscences. Le vent des automnes, les autans des étés, les neiges ont dispersé^b, recouvert, enseveli les feuilles où traînaient ses pas nonchalants. J'ai cru d'abord que la mort de mon ami assombrirait à jamais les paysages que nous avions aimés ensemble ; qu'elle détruirait pour moi ces apparences^c qui ne vivaient que de sa vie ; enfin que la création s'anéantirait au fond des yeux qui ne la refléteraient plus. Mais, par une mystérieuse réversibilité, mort, André Lafon rend à la nature cet enchan-

tement que, vivant, il recevait d'elle. Il a conféré un charme unique au plus ordinaire horizon une seule fois réfléchi dans ses yeux. La vieille maison de campagne dont il franchit le seuil et qui lui était chère en reste à jamais sanctifiée¹. J'entendrai toujours battre un cœur dans le recueillement de ce pauvre salon qu'il aimait. Sur la terrasse où je lui dis adieu, malgré les grillons, les bruits d'ailes, les cloches perdues, le silence de la plaine n'est plus que le silence éternel de sa seule voix.

C'est ici l'histoire d'une âme exprimée dans une œuvre. Il nous reste de lui des vers admirables, épanouis « sur l'eau grise du songe éternel qu'il vivait² », deux romans, des lettres. Nous nous efforcerons d'en fixer la meilleure part, nous inspirant de ce qu'il nous confiait un jour : « Le meilleur de mon âme est dans mes poèmes, quelquefois seulement dans mes lettres, bien rarement dans mes paroles. »

II

Nous ne nous sommes pas connus enfants, bien que nous ayons joué dans les mêmes allées du jardin public de ce Bordeaux où il est né. Mais le port aux brumes déchirées de sirènes nous composa des âmes^a accordées et qui se sont reconnues d'un signe. « ... Il n'avait que quatre ans lorsque je me suis aperçue combien il s'attachait, m'écrivit sa mère. Un jour que j'avais donné congé à sa bonne, il n'a pas voulu dîner et il ne s'est endormi qu'à la condition que je la garderais... André ne l'a jamais perdue de vue; et la dernière visite qu'il lui ait faite était pour la consoler de la perte d'un de ses fils sur le champ de bataille... »

Fidélité d'André! Dans cet enfant de quatre ans, tout l'homme tient déjà. *Si vous n'êtes semblable à l'un de ces petits...* André est resté jusqu'à la mort semblable à ce petit garçon qui ne voulait pas s'endormir. À chaque instant, dans ses poèmes, une servante passe : il cherchait là l'image du plus grand abaissement, un idéal secret qu'il n'essayait pas de nous faire comprendre, mais vers lequel tendait tout son être. Cet amour de l'humilité chez un jeune homme, chez un écrivain, il ne me souvient pas de l'avoir connu ailleurs... « J'aime la

pauvreté, parce qu'Il l'a aimée¹... » écrit Pascal. Avant d'avoir retrouvé son sauveur, André aimait déjà la pauvreté pour elle-même : ce fut une âme franciscaine à l'état pur. Vivant dans une « maison pauvre », il en a chéri le dénuement. Sa poésie revêt de splendeur ce que le monde méprise. À Bordeaux, puis à Blaye où se fixèrent ses parents et où il fut au collège municipal, élève et surveillant, il n'éprouva jamais cette haine d'un héros de Balzac et de Stendhal contre sa vie médiocre; et comme un jour qu'il m'avait paru accablé, j'avais eu la sottise de lui conseiller le tonique de *La Comédie humaine*, il m'écrivit :

« Je ne crois pas bien fort à cette excitation toute passagère que pourrait me donner la lecture de Balzac². Ma nature n'est pas là et je doute que ce traitement convienne à la vôtre. Il y a là beaucoup d'agitations et lorsque voudra bien naître notre action, elle sera tout autre que celle de ces médiocres ambitieux. Nous aurons notre part; comptez-y comme le ciel y compte; souffrez seulement de mûrir en l'attendant et ne jouons pas, à notre âge, les désespérés. Au fond nous sommes des âmes affamées d'épreuves... »

Affamé d'épreuves, certes, il l'était; amoureux même, et d'abord de sa pauvre vie quotidienne qu'il choisit pour sa muse, et il but avec arfour à cette source amère. L'amour revêt d'un charme unique un visage qui aux autres semble ordinaire. Ainsi André sut-il donner de la beauté à ce triste paysage de Blaye. Le fleuve aux lourdes eaux jaunes et déjà salées élargit un horizon de vignes basses; la fumée des Transatlantiques et des Messageries maritimes prêtait des formes aux visions du collégien qui rentrait, le dimanche, avec cette vague détresse des fins de congé. Aussi la banale sous-préfecture resplendit-elle dans ses premiers poèmes. Depuis Balzac et Flaubert, les auteurs n'utilisent guère la province française que comme nous faisions, enfants, de ces papiers enluminés où il faut découper de grossières caricatures. Voici de quel accent, André devait un jour m'inviter à l'aller voir dans Blaye : « Vous y viendrez vêtu de votre plus belle simplicité; vous n'y trouverez que des choses modestes, mais vous vous rappellerez qu'elles ont suffi à former une âme qu'il vous arriva de goûter et peut-être que leur joie les fera belles pour vous accueillir. Voulez-vous samedi? Il y aura le marché sur la place. Vous y verrez d'humbles femmes offrir

du beurre, des œufs, des fruits dans leurs mains unies... » Après sa conversion, les rues de Blaye lui furent, au temps des vacances, un cloître d'oraison et, comme il disait, de retour en soi. Étrange garçon pour qui les vacances apparaissent d'abord comme une occasion de se recueillir ! Les *Poèmes provinciaux* sont un hymne à sa petite ville et il va jusqu'à chanter le tribunal et la mairie¹... Même adolescent, il la préférera à tous les pays inconnus et il nous assure que si jamais il cède à leur attrait, au retour du voyage il ne saura voir

Monter dans le matin le coteau et sa vigne
Sans qu'au fond de mon cœur tout mon passé se signe,
Sans que sur les genoux je ne me laisse choir².

Mais revenons à son enfance : *L'Élève Gilles* nous en donne une image fidèle et le livre est trop connu pour que j'en détache ici des chapitres. Nous évoquons ce petit garçon sensible, d'abord dans la maison de la rue de la sous-préfecture qu'habite encore sa mère, et dans cette autre demeure entourée de verdure, chez une tante, à Saint-Ciers-sur-Gironde où il passait les vacances⁴. À cette tante très aimée, il confiait son désir : « de se faire paysan quand il serait grand, pour vivre toujours avec les arbres »...

L'enfant qu'il fut, nous le verrons sourire, s'apeurer, déjà souffrir dans ces poèmes de *La Maison pauvre* :

Je me retrouve enfant dans l'ancienne salle,
Lorsque, l'ombre et la peur entrant à pas de loup,
Le grand christ s'étirait, douloureux et si pâle
Que le désir venait de l'aimer à genoux.
Aux vitres se tissait un rideau de buée
Sous lequel s'effaçaient les arbres du jardin;
La flamme abandonnait la bûche consumée,
Les choses se groupaient et semblaient animées,
L'enfant, muet d'émoi, souhaitait que l'on vînt.
Ce soir, plus seul encor dans cette maison morte,
Je regarde entrer l'ombre et chanceler le feu.
Je ne sais plus l'effroi puéril de leurs jeux,
Pourtant, obstinément attentive à la porte,
Mon âme semble encor attendre un bruit de pas...
Triste folle oubliant que l'on ne viendra pas,
Et qu'il n'est plus, le temps des lampes qu'on apporte³ !



Mes beaux réveils d'enfant aux matins de vacances,
Quand, par les trous déjà lumineux des volets,
 Le soleil, à mon rêve épars, venait mêler
 Deux longs rayons poudreux pleins d'innombrables danses!

On ouvrait, la fraîcheur entrait, tout le pays
 S'offrait baigné d'azur à ma jeune allégresse :
 « Il est tard, lève-toi. » Et c'étaient les tendresses
 De la mère, et ces mots qu'elle seule nous dit.
 Matins joyeux d'enfance où l'âme était légère!...
 L'odeur du café frais emplissait l'escalier;
 On disait : « Le voilà ! » dans la cuisine claire
 Où pour mieux m'embrasser, à son long tablier
 La grand-tante essuyait ses mains de ménagère.
 Cependant que penchée un peu, familière,
 La servante cessait soudain de balayer.
 Le souper s'achevait lentement, sans lumière,
 Dans l'ombre qu'apportaient les soirs déjà plus courts' ;



Silencieux soudain devant la nuit venue,
 Chacun fixant un point invisible songeait.
 Et moi qu'on oubliait sur la chaise trop haute,
 Sans rêve intérieur où fuir le soir tombant,
 Je cherchais, n'ayant pas de remords, quelle faute
 Faisait que chaque face ainsi se dérobant,
 On me laissât tout seul en proie à ce qui ôte,
 Dans l'ombre, la parole et la vie aux enfants².

III

De ces poèmes baignés d'azur, une angoisse monte pourtant qui bientôt couvrira de son orage tout le ciel du poète. André était de ceux que ne quitte jamais le sentiment tragique de la vie. Non que ce sentiment s'exprimât jamais chez lui par des gestes ou par des paroles; personne, certes ne fut moins grandiloquent; il avait horreur de l'attitude; il ne pre-

naît jamais la pose. Bien élevé, modeste, ses manières un peu surannées plaisaient aux dames âgées et il les suivait volontiers et sans effort dans leurs propos les plus ordinaires parce que pour lui, la servante existait, l'ouvrage de broderie existait, la table, la soupière fumante, le pain et le vin existaient. Tel il m'apparut dans nos réunions d'autrefois, et en particulier chez Robert Vallery-Radot¹ dont la grand-mère et la tante — saintes femmes aujourd'hui disparues — tenaient pour nous table ouverte. Mais que la jeune compagne de Robert se mit au piano, André cherchait une chaise à l'écart et Schumann, Beethoven l'enlevaient d'au milieu de nous comme des chevaux de feu. Nul ne fut jamais plus incapable que lui de « divertissement » au sens pascalien. Même aux heures de gaieté et d'abandon, on le sentait tout proche du mystérieux pays de ses évasions; à chaque instant il franchissait la frontière. Et encore là, faut-il s'entendre : il ne fuyait pas avec dédain les êtres et les choses de son entour; c'était par eux et en eux qu'il rejoignait les hauteurs, les hauts plateaux où il avait dressé sa tente. En chacun de nous comme dans les moindres choses il savait rejoindre l'éternel. Mais ce vol plané perpétuel n'allait pas sans une angoisse qui donne leur frémissement à ses plus beaux vers — angoisse qui fut la cause essentielle de son retour à Dieu — si l'occasion en fut un drame domestique².

Très pieusement élevé par sa mère, pourquoi, vers la dix-huitième année, s'éloigna-t-il de la religion? Ne l'ayant pas connu à cette époque, j'en suis réduit à ce qu'il m'a raconté lui-même; il accusait Renan et la *Vie de Jésus*. Mais sur ce voyant aussi peu que possible « savant » et « philosophe », et qui possédait, appréhendait Dieu à chaque instant de sa vie, un Renan pouvait-il avoir une emprise grave? Et sans doute faut-il incriminer plutôt des camaraderies, une adolescence un peu fiévreuse contenue, comprimée dans la sous-préfecture somnolente où rien ne détournait de soi cet enfant follement sensible. Renan fournit de prétextes un jeune cœur avide de sentir. D'autant que le poète alors garde l'illusion de ne pas perdre Dieu parce que tout l'univers lui est Dieu : l'ivresse panthéïste a égaré beaucoup d'inspirés de ceux surtout qui, comme André, subissent jusqu'à l'extase l'influence de la terre et des saisons; il fut réellement, à cette époque, le frère très humble de Maurice de Guérin dont, selon Jammes, il possédait « le profil pâle et brun ». S'il put ressembler à l'enfant rustique du Cayla et de la Chênaie, je doute qu'il

rappelât beaucoup le dandy dont Barbey aimait le profil « du dernier des Abencérages »; mais c'est vrai que je l'ai vu, comme faisait Guérin, étreindre un tronc de lilas... Un portrait de lui, à cette époque, nous montre un visage amaigri, un front que les cheveux cachent, une langueur dans le regard que je ne lui ai pas connue.

Avant la fin de ses études, ses parents l'avaient placé dans une maison de Bordeaux pour l'initier au commerce. Il était heureux lorsqu'on le chargeait de courses lointaines et qu'il pouvait suivre dans toute leur étendue les quais du fleuve courbe. On eut vite fait de reconnaître qu'il n'était pas dans sa voie; et il revint au collège de Blaye où il acheva ses humanités. Il y demeura comme surveillant. C'est une dure vie pour une âme de cette race. Du moins sa petite ville somnolait autour de lui. Au retour des promenades, le jeudi, où il accompagnait la file des élèves, il allait vers des horizons familiers et les routes avaient gardé les traces de ses pas d'enfant. Ses élèves^a l'aimaient pour sa douceur et pour la joie de se sentir compris. Au dortoir ils voyaient, avant de s'endormir, leur surveillant devant la fenêtre ouverte, les yeux levés vers les constellations. Certains qui s'éveillaient dans la nuit, reconnaissent son ombre toujours immobile sur le ciel et le bruit courut parmi les enfants qu'André Lafon ne dormait jamais. Pour cette période de sa vie, il faut se rapporter à *L'Élève Gilles* où il a mis toute son expérience, moins amère qu'on pourrait croire, de surveillant dans un collège de sous-préfecture.

Il fut nommé au lycée de Bordeaux. Ici, il n'est pas défendu par les toits pressés de sa petite ville. Sa chambre donne sur les cuisines. La plus pauvre servante qu'il aimait chanter dans ses poèmes n'eût pas consenti à coucher là. Lui aussi était « en service », aux ordres de cette femme sans yeux dont le buste orne les mairies de France; et il m'est doux de penser que ce fut par mon entremise qu'il passa sous une autre juridiction et que les parfums d'un collège catholique, un jour, lui firent oublier le relent des cuisines universitaires. Les lycéens furent moins vite conquis que les collégiens de la sous-préfecture¹. Humilié souvent, meurtri, et seul toujours, le poète souffre et ne se délivre qu'en écrivant les vers dont il a composé les *Poèmes provinciaux*.

Tous les quinze jours, de son dimanche de sortie il va passer quelques heures à la cathédrale. C'est là le lieu de

plaisir où ce garçon de vingt-cinq ans se réfugie. Il y oublie sa chambre et le vacarme des cuisines, le dortoir, et le lycéen, la « mauvaise tête » qu'il ne faut pas entendre bourdonner. Mais André ne sait pas encore qu'il existe entre la Croix et les douleurs des hommes une éternelle conformité. Il sort, l'âme pesante. Dans le square de la cathédrale, une tour s'élève que couronne la statue de la Vierge. André, pour quelques sous, monte jusqu'à la dernière plate-forme et dans le désir d'échapper à sa pauvre vie, il demeure là jusqu'à ce que le gardien le rappelle. Le soleil se couche sur le fleuve et rougit le ciel du côté de l'océan et de la petite ville qui n'abrite plus son enfant. Aussi loin des hommes qu'il lui est possible de respirer, il se récite des vers. Mais il faut se hâter pour échapper à d'humiliantes réprimandes. Déjà peut-être, en remontant la rue Dufour-Dubergier, le cours Victor-Hugo, applique-t-il sa pensée à l'unique force capable de le sauver. Déjà, comme Pascal, par les humiliations il s'offre aux inspirations¹.

Cependant Le Beffroi de Léon Bocquet édait les *Poèmes provinciaux*. Des cœurs attentifs les recueillirent. Fortunat Strowski², alors maître de conférences à l'université de Bordeaux, eut la pensée généreuse³ de faire à l'*Athénée* une conférence sur André Lafon. L'académie locale honora d'une médaille le livre de notre ami. Parmi ceux qui l'aidèrent, et qui lui montrèrent de l'affection, nous devons nommer encore M. Lambinet professeur au lycée. Enfin le proviseur témoigna de son estime pour le surveillant poète lorsque, nommé à Paris au Lycée Carnot, il décida de l'amener avec lui : le provincial amoureux de sa province allait être jeté dans la cohue parisienne. Il n'y arrivait pas en héros balzacien, mais il venait vers moi de qui déjà il connaissait les premiers vers et, une après-midi de mars⁴, il franchit le seuil de ma chambre.

Un jeune poète bordelais, Jean de La Ville de Mirmont⁵, était accoudé à la cheminée ; son visage indien s'enveloppait de fumée ; il récita d'une voix étouffée un poème de Baudelaire. Ainsi étaient réunis dans ma chambre deux poètes qui devaient mourir soldats. Ce jour-là⁶, nous allâmes chez Bernheim qui exposait des Cézanne. Sous le feutre noir, les yeux d'André exprimaient quelle angoisse ! Le soir, il voulut s'en expliquer avec moi. Je sus alors que, presque en sa présence, à Saint-Ciers-sur-Gironde, dans la vieille maison des vacances, un parent cher à son cœur (le mari de cette tante qui avait protégé son enfance) s'était donné la mort.

De ce drame, le suicide du père dans *L'Élève Gilles* n'est que la transposition littéraire. Autour d'un tel événement, il fallait bien que cristallisât cette angoisse dont sont pénétrés même les poèmes où André Lafon se souvient de son enfance. Cette marée d'angoisse jusqu'alors mal contenue, va désormais le rouler, l'emporter, non vers la mort (comme il eût pu advenir) mais vers Dieu.

Pourtant, gardons-nous d'assombrir outre mesure le visage de notre ami; il connut aussi des heures sereines et sa jeunesse parfois éclata de joie. Ces instants de délivrance, il les dut moins aux hommes qu'aux arbres; la terre et le ciel, le fleuve aimé du Centaure de Guérin et les nuages dont je n'ai vu personne interpréter les formes et les signes avec autant de patience et de bonheur, la création entière l'aida enfin à porter sa croix. D'une des dernières lettres qu'il m'ait adressées pendant la guerre, je détache cet aveu :

« Je suis à Blaye pour quelques heures; et j'ai honte de la joie immense qui était en moi ce matin, pendant une courte promenade à travers champs que j'ai faite après la messe : arbres en fleurs, soleil nouveau, m'ont grisé; et dans le deuil général je me suis senti un cœur si léger que je m'en suis voulu de m'être laissé prendre au rajeunissement de la terre indifférente... »

Cette lettre, par hasard, est datée : « Dimanche, 14 mars 1915 »... Moins de deux mois avant sa mort, il lui était donné une dernière fois, d'embrasser le printemps.

Avant donc de citer les poèmes de son angoisse, j'extrais de son premier recueil, ces deux chants jaillis d'un jeune cœur heureux. L'un est intitulé *Aurore* et l'autre : *Le jour tombe...*

AURORE

Mon cœur se fend d'amour et de chaude espérance
 À voir l'aube rosir l'eau pure du matin;
 Un brouillard traîne encor sur le fleuve prochain
 Dont le Médoc vineux s'estompe; le silence
 Sur les champs violets met un recueillement,
 Et le groupe des pins haussés vers le levant
 Semble vouloir chanter l'astre clair qui s'élance.

Mon Dieu qui ramenez le beau jour que voici
 Sur ce pays aimé de ma petite enfance,
 Je vous loue par mon front, mes bras levés ainsi
 Que ces arbres dorés qu'un souffle frais balance¹.

CE QUE JE CROIS

<i>Notice</i>	1098
<i>Note sur le texte</i>	1104
<i>Notes et variantes</i>	1104

NOUVEAUX MÉMOIRES INTÉRIEURS

<i>Notice</i>	1131
<i>Note sur le texte</i>	1136
<i>Notes et variantes</i>	1138

APPENDICE

	1228
--	------

Index

	1231
--	------

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

LA VIE ET LA MORT D'UN POÈTE

COMMENCEMENTS D'UNE VIE

SOUFFRANCES ET BONHEUR DU CHRÉTIEN

LA RENCONTRE AVEC BARRÈS

Appendice

BLOC-NOTES, 24 septembre 1965

JOURNAL D'UN HOMME DE TRENTE ANS

DU CÔTÉ DE CHEZ PROUST

Appendice

L'ART DE MARCEL PROUST

LA PIERRE D'ACHOPPEMENT

Appendice

PRÊTRES OUVRIERS

MÉMOIRES INTÉRIEURS

CE QUE JE CROIS

NOUVEAUX MÉMOIRES INTÉRIEURS

Préface, Chronologie

Bibliographie

Notices, notes

et variantes, Index

par François Durand